

L'Océanie, c'est fini

Ainsi s'achève la Nouvelle-Zélande, le pays du long nuage blanc (ou Aotearoa pour les érudits), des gentils Rangers et des animaux sympas.

Si vous êtes linguiste passionné, vous prendrez plaisir à découvrir la langue maori que les autorités essayent tant bien que mal de faire perdurer en traduisant tout et n'importe quoi. On retrouve ici, à un degré moindre, cette espèce de repentance éternelle qu'avait déjà le gouvernement Australien envers les aborigènes. Les noms des villages sont ainsi petit à petit remplacés par leur équivalent maori, ce qui ne facilite pas la tâche aux blanc-becs que nous sommes. Il faut ainsi se souvenir des Whanganui, Waipukurau, Whakarewarewa, Kaiapoi, Paraparaumu, Ngaruawahia. Tous les lieux ou institutions d'importance ont une double dénomination anglaise/maori, dont certaines ont dû donner du fil à retordre aux traducteurs (certains reprennent simplement la dénomination maori pré-colonisation européenne, d'autres comme le *Department of Conservation* font sourire).



La première grande fierté kiwi est sa nature éblouissante et on peut leur accorder. Tout est verdoyant (ce qui n'a pas de prix après deux ans passés dans le désert du Western Australia), les hauteurs offrent des vues imprenables, et quand une certaine monotonie commence à s'installer, on découvre un volcan au coin du bois ou un lac, une rivière aux eaux couleur arctique. Nous profiterons de ces paysages pendant 2 mois, parcourant 4000km, de Wellington à Napier, de

Gisborne à... bref, on a pas mal tourné.

Il est dommage que les Rangers se sentent systématiquement obligés de goudronner les chemins forestiers, encadrer et baliser tout ce qui leur tombe sous la main. Ça finit par gâcher le côté sauvage du pays. Dans le même genre, il est frustrant de voir toute cette verdure prête à accueillir nos tentes, cernée de clôtures. Mais on ne va quand même pas reprocher aux éleveurs de vouloir tenir leurs nombreux bestiaux... Car malgré les réticences des locaux à accepter ce fait, les moutons y sont toujours 8 fois plus nombreux que les humains aujourd'hui.

Nous n'aurons pas vu de kiwis. D'abord parce qu'on a pas voulu payer 20\$ pour mater 25 kiwis en captivité sous lumière artificielle. On en a bien entendu quelques uns couiner autour des tentes mais on allait quand même pas se lever pour ça...

Pendant une bonne semaine on a cru être les témoins privilégiés d'un grand nombre de kiwis le long de la route, dont deux en vie, et des dizaines écrasés. Nous avons même plumé l'un d'eux pour garder un authentique souvenir du piaf le plus célèbre de Nouvelle Zélande. C'était jusqu'au jour où nous avons eu l'occasion de consulter Google et découvrir qu'il s'agissait de Wekas. Comme leur homologues kiwis, ils ne volent pas et sont menacés. Et ils adorent traverser la route. Ceci explique cela.

Ce qui fait la beauté d'un piaf, c'est de le voir voler, planer, gazouiller sur une branche. Là, donc, il couine, et si on lui donnait un peu d'élan il se transformerait en steak tartare.



Le principal ennemi du kiwi est [le possum](#), un rongeur introduit en Nouvelle-Zélande pour sa fourrure et qui y prolifère désormais joyeusement sans aucun prédateur, bouffe tout ce qu'il trouve et bouleverse l'équilibre naturel (je n'en sais pas plus, ne demandez pas de précisions). Pour le bouquet final, il est un des principal vecteurs de la tuberculose bovine. Ils le sulfatent donc au 1080 : le fluoroacétate de sodium. C'est visiblement la seule solution pour réellement calmer ses ardeurs, ce qui n'empêche pas certains écolos d'en demander l'interdiction sans proposer d'alternative viable.

D'un point de vue très personnel, le sulfatage me réjouit, ces sales petites bestioles ayant cru bon de faire une ouverture de 5cm dans ma toile de tente pour gratter un peu de pain de mie. Un bon possum est un possum mort.



Notre dernière étape Néo-Zélandaise passera par Christchurch, le temps de s'arrêter chez Steve, un anglais émigré il y a deux ans qui nous offrira le gîte et le couvert mais surtout notre première douche depuis 36 jours. La couche était épaisse. Nous nous étions pour la première fois de ce voyage inscrit sur [Warm Shower](#), un site d'hébergement gratuit dans la lignée de [Couchsurfing](#) mais dédié aux cyclistes.

Christchurch est une ville au look un peu spécial depuis le dernier gros tremblement de terre qui a secoué la ville en 2011. Des quartiers entiers ont été détruits, les édifices historiques restants sont souvent renforcés par des étais et poutres métalliques, et les containers remplacent les anciens garages, voire certains bureaux. [Un vrai paradis pour Paul Krugman](#). Outre les nombreux morts, cela a également créé une grave crise du logement dans la ville qui n'a toujours pas recouvré sa capacité d'antan. Seul point positif, les places de parkings ne manquent pas...



La suite du voyage devait s'inscrire sur les mers. Nous avions prévu de naviguer dans les eaux du Pacifique sud en voilier pour rejoindre le Chili. Sans expérience de navigation, sur une route peu empruntée et dangereuse, trouver un volontaire pour nous conduire s'annonçait ardu et le tour des marinas du pays et les diverses demandes éparpillées sur internet n'ont pas suffi. Il aurait fallu travailler dans une marina et multiplier des contacts plus solides, ou voyager sur un paquebot (ce qui coûte sensiblement le même prix que l'avion pour une traversée monotone d'un mois... non merci!). En trois jours, nous sommes passés de la traversée du Pacifique sud en voilier, à l'escale à Tahiti ou Hawaï pour finalement débarquer par avion... à San Francisco, où nous attendait Kristian, un ami Danois rencontré 3 ans plus tôt au Laos au cours de ce même voyage.

Chronologie de nos vagabondages

6h00-7h00 : réveil. Il fait froid, le givre est encore solidement posé sur nos toiles de tente et il est à peu près hors de question d'en sortir pour le moment. On sort alternativement le bras gauche ou droit pour tenir le livre électronique.

8h00 : il est temps de se préparer. À ce moment là, soit les premiers rayons de soleil ont commencé à percer les nuages, soit la pluie ne s'arrêtera pas et il faut bien se motiver à déjeuner. On enfile d'abord le pantalon froid et humide puis les chaussettes et chaussures. Nous trempons alors des tartines de miel (délicieux en Nouvelle-Zélande) dans une popote de thé/café qui nous réchauffe parfois difficilement. Le déjeuner et le pliage de nos affaires prend environ deux heures sans se presser. C'est en principe le moment où un local vient nous voir en expliquant que nous ne pouvons pas camper là (ou parfois nous offrir le café, c'est plus rare), avec les menaces d'amendes associées. Ce n'est souvent pas dit méchamment mais il est toujours intéressant de noter le lien pour un anglo-saxon entre ce qui est illégal et ce qui est possible.

-Vous ne pouvez pas camper ici.

-Pourquoi?

-Parce que c'est illégal!

(Ah, ça va alors)



9h50 Étirements.

10h00 : le départ. On planifie toujours environ 70-80km de route, sans trop se soucier du dénivelé. À ce moment là, tout ce qui importe est ce réflexe gaulois consistant à parier si le ciel tombera ou non sur nos têtes. Dans un pays où il est fréquent de rencontrer les 4 saisons dans une seule journée, c'est inutile mais on s'occupe comme on peut...

Sur le vélo, diverses activités s'entremêlent : un peu de musique, des leçons Pimsleur d'Espagnol pour préparer nos prochaines destinations, changer de position sur la selle, avoir des pensées profondes sur le plat et débiter des généralités dans les montées.



10h30 Il pleut. Nous sortons les vestes, les pantalons de pluie, les sacs plastiques pour étanchéifier les mains et les pieds.

10h40 On transpire comme des veaux sous cet attirail.

10h45 Il fait beau. On enlève tout.

12h00-13h00 : On s'arrête manger sur un coin d'herbe. Une popote de riz agrémenté de cheddar et d'une conserve de soupe pour la sauce. Heureusement qu'on peut varier les saveurs de soupe parce que le riz deux mois de suite...

13h15 Arrêt courses au supermarché du coin. On essaye de prendre entre 2 et 3 jours de graille sur nous pour éviter l'assassinat pécuniaire des petits villages.

14h30 : une voiture de police nous arrête. C'est du classique puisque nous n'avons pas de casque. Les 5 autres de la journée

n'ont rien dit mais celui-ci devait s'ennuyer. On tombe surtout : le jeune tout seul qui se demande comment il est possible que personne ne nous ait arrêté avant (c'est notre version) et qui ne sait vraiment pas quoi faire, le jeune qui sort de l'école et nous récite son bouquin gestes à l'appui, l'habitué qui comprend vite qu'on en a rien à cirer et qu'il perd son temps. Les premières fois, nous jouions la surprise, la découverte de la loi, etc. Aujourd'hui un léger sourire se lit sur nos visages. Bref, nous promettons toujours bien fort d'acheter un casque à la prochaine agglomération.

C'est souvent un peu plus difficile de s'en débarrasser quand ils sont deux. On a droit à un gyrophare par semaine en moyenne.

On peut quand même constater que, contrairement en Australie, la police semble globalement se désintéresser de nous, nos casques et nos campings illégaux. Comparaison que nous pouvons également étendre par généralité assumée aux populations Néo-Z' et Australiennes.



15h47 Pluie, vestes, pantalons, sacs.

16h22 Soleil.

16h30 Plein d'eau à la station essence si nous n'avons pas trouvé de rivière suffisamment claire avant.

17h00 Nous stoppons après avoir trouvé un coin d'herbe adéquat. S'il y a une table, c'est mieux. Pour la douche, on repassera dans quelques semaines. Après le montage des tentes, quelques parties d'échecs précèdent le dîner composé de... riz, cheddar, soupe, miel.



19h00-20h00 Au lit, on change nos vêtements avant de se faufiler dans les sacs et nous alternons bras gauche, bras droit, ebook.

Les cheveux gras sont rapidement oubliés et nous ne faisons pas long feu dans notre cocon.

L'arrogance administrative française s'exporte bien

Mardi 5 août 2014, Ambassade française de Wellington, Nouvelle-Zélande.

Présents à 10h15 pour notre rendez-vous de 10h30, nous n'avons pas été surpris d'être reçus à plus de 11h. C'est même un moindre mal pour une administration. La demande de renouvellement de notre passeport ne sera qu'une simple formalité administrative. Du moment que l'on suit bien toutes les consignes des Cerfa, tout se passe généralement bien. Généralement.

C'est aussi ce qu'a dû penser un ressortissant indien qui avait fait le voyage de Christchurch à Wellington, 600km, 200\$ minimum d'avion aller-retour, avec son amie (400\$ donc) spécialement pour sa demande de visa (car il faut se rendre sur place...). Ses vacances étaient planifiées, son tour booké, il avait préalablement téléphoné pour confirmer que tout était en règle avec ses documents. Ne lui manquait plus que le précieux sésame qui lui sera délivré rapidement par un personnel dévoué à offrir un service impeccable à leurs clients usagers.

Couac.

Nous ne prêtons d'abord pas attention au dialogue mais le niveau d'anglais catastrophique du préposé aux visas nous fait rapidement tendre l'oreille. Derrière son guichet, l'agent tente de communiquer avec un Indien à l'anglais fluent. Les mots sortent difficilement, et rentrent très peu. « Do you understand? » « No »

N'étant pas doué pour les langues, je ne peux pas trop me

vanter mais je ne travaille pas dans une ambassade à l'étranger et mes clients Australiens avaient toujours le choix de ne pas me payer si mon travail ne leur convenait pas. Je pensais naïvement qu'un bon niveau d'anglais était requis pour ce genre de poste.

Revenons à l'objet d'une discussion animée. Tous les documents avaient été réunis, le passeport était valide, deux pages vierges étaient bien présentes, pas de casier judiciaire. Tout roule. Mais, l'agent refuse de prendre en charge le dossier, la responsabilité fut trop grande à supporter : les deux pages vierges du passeport n'étaient pas face à face (c'est le couac susmentionné). Stupeur de notre Indien! « *J'ai appelé vos services, j'ai lu votre site internet, rien n'indique que les deux pages doivent figurer face à face* ». Le dossier passe d'un côté à l'autre de la vitre plusieurs fois, rien à faire, pour le personnel de l'ambassade « les règles sont claires ». Oui, mais où?

À l'heure où j'écris ces lignes, les versions anglaises ne sont pas disponibles en ligne. En cache en revanche, on les retrouve très bien.

[visa1](#)

[visa2](#)

« In order to print the visa, your passport must have a minimum of two blank pages »

« The passport must hold, in order to print the visa, a minimum of 1 blank page for short stay applications and 2 blank pages for long stay applications »

C'est clair non?

Le ton s'éternise et s'envenime logiquement, chacun campe sur ses positions, mais l'utilisateur reste très calme. C'est admirable de rester si calme face à la bêtise. D'une part, ils ont fait la boulette et mettent dans l'embarras un individu qui n'y est pour rien, d'autre part les voyageurs savent bien que les

tampons des douanes se posent et se superposent à foison un peu n'importe où et qu'avec un minimum de bonne volonté, tout était réglé dans la minute. Ils admettent bien à demi-mots qu'effectivement ce n'est indiqué nulle part mais bon, hein, quoi, flûte alors, il est pénible. Juste avant le déjeuner, ça coupe l'appétit.

« Who is responsible for that? Who talk to me at the phone? Is that you? I want to see the ambassador. »

L'administration passe la seconde.

Le pauvre agent ne pouvant se dépêtrer d'un dossier si épineux, un renfort de poids arrive pour régler la situation : madame le consul en personne. La tension monte encore d'un cran. On l'invite à demander un nouveau passeport pour être en règle mais son voyage est prévu pour dans trois semaines. Il aurait éventuellement pu si on l'avait prévenu par téléphone, à temps. Désespéré par ce mur, il ré-explique en vain sa situation, se plaint que ce n'est pas juste.

Réaction immédiate de notre consule : « It's not fair?! But you have to grow up a bit! »



Oui oui, en plus de ça, ils se permettent de se payer sa tronche. C'est marrant non? Je crois que mes nerfs auraient définitivement lâché à cette occasion. Lui a haussé la voix, a

demandé le nom du consul qui n'a jamais voulu lui donner et a réclamé l'ambassadeur de plus belle. Mais on ne dérange pas son excellence pour des broutilles. Filez, vilains!
J'ai eu honte d'être Français.

Deux semaines ne suffiront pas pour refaire un beau passeport en règle et tous le savent. L'agent tente d'empapaouter l'intrus « vous pouvez demander un laisser-passer en urgence ». Sauf qu'on ne peut pas poser de visa sur un laisser-passer et l'agent finit par admettre qu'il le sait bien. Tentative échouée. C'eût été bien plus commode de le renvoyer chez lui et lui annoncer par téléphone la mauvaise nouvelle.

L'intrus n'étant pas décidé à partir, nos courageux travailleurs de l'ombre ont fait appel au service de sécurité. Un chauve est arrivé tambour battant pour éliminer le danger. Je crois que c'était le plus poli de la bande même s'il a rapidement adopté les arguments de son parti et conduit le récalcitrant dans le couloir. À son crédit, il a repoussé une piteuse tentative de ses collègues qui sont sortis sur le tard avec un papier où était inscrit l'histoire des « *deux pages face à face* ». « *Mais c'était sur le site internet ça? Non. Donc on ne peut pas lui montrer ça maintenant.* »

11h00, je rentre dans le bureau pour me faire scanner les pattes avant. La bonne humeur et la drôlerie m'entourent.

Un des comiques lance « *Il ne lâche pas l'affaire, il ne part pas* » (il avait décidé d'un sit-in dans le couloir en attendant l'ambassadeur)

La secrétaire qui s'occupait alors de moi, s'envole dans l'humour : « *C'est comme les chiens* »

J'explique poliment que je comprends la détresse du garçon, qu'il a traversé le pays et qu'à la base, ce n'est quand même pas de sa faute. On fait mine de ne pas avoir entendu.

Notre rendez-vous se termine, nous passons dans le couloir à côté du malheureux et lui proposons notre aide, en pensant

qu'un mail à l'ambassadeur de la part de deux Français pourrait peut être débloquent la situation mais il refuse, ne veut surtout pas quitter les lieux. Le dénouement de l'intrigue, nous ne l'avons pas, mais une trame se dessine : il repartira avec son amie à Christchurch avec une amertume toute particulière envers les Français pendant que vos représentants à Wellington ont repris deux fois des pâtes au déjeuner.

Échauffement hivernal

Après deux ans à délaissier le vélo pour d'horribles occupations capitalistes, les jambes ont eu le temps de perdre de leur superbe et de leur tonus, que dis-je, de leur superbe tonus. Ce ne sont pas quelques mous 300 km sur la côte Est australienne – plate, sans vent – qui auront remis en route la machine infernale à pédaler. À propos de ce pays, nous avions à la base prévu de pédaler de Brisbane à Sydney, ce qui s'est vite transformé de Brisbane à Brisbane et un vol direct pour la Nouvelle-Zélande. Le cumul de la bêtise locale (qui, contrairement à ce que nous pensions la toute première journée, n'est pas différente de celle de Port Hedland, juste un peu moins concentrée), la chasse aux cyclistes sans casque, un ras le bol généralisé de l'Australie, une rencontre avec un individu bien bête et le fait que nous étions déjà en overstay (visa dépassé)... autant de raisons pour décamper plus rapidement que prévu.

Débarqués à Wellington, Nouvelle Zélande, nous nous réjouissons déjà à la vue du ciel gris et pluvieux, signe que nous sommes maintenant très loin de Port Hedland. Les premiers jours sont difficiles alors que nous entreprenons une petite boucle dans une forêt avoisinante, la température avoisinant

zéro et une pluie glaciale nous rappellent que nous n'avons pas de pantalons de pluie et rien pour protéger nos chaussures et nos mains. Un des premiers soirs, nous nous posons en catastrophe dans une aire de camping. Celle-ci est balayée par des vents violents qui nous obligent à lester les tentes avec toutes les pierres du coin. À l'intérieur, je maintiens le « plafond » de la tente les jambes en l'air une partie de la soirée. Une bourrasque a déjà manqué de plier la tente en deux et a tordu un arceau.





De retour à Wellington, un passage au consulat français pour renouveler nos passeports nous livre un bien bel épisode d'administration française qui donnera lieu à un autre article. Puis nous nous équipons un peu mieux pour braver la pluie et repartons au nord. On longe la côte pendant deux jours, suivant une piste qui s'avère n'être rien du tout et on se retrouve à pousser les vélos dans le sable, traverser des rivières, petites mais glacées et couper à travers champs pour retrouver une route. La suite, goudronnée, est bien plus confortable. Un jour que nous pédalons sous la pluie, munis de sacs poubelle du plus bel effet pour nous protéger pieds et mains, un local nous propose de dormir chez lui, avec sa famille. Nous nous douchons, après plus d'une semaine de lent encrassage, et repartons le lendemain.



L'ascension vers Auckland est fluide et se fait au rythme des courbatures. Les jours où les jambes tirent trop, nous ralentissons un peu le rythme. Le pays est beau de bout en bout et l'ascension des cols nous offrent quelques défis. Pour se remettre en jambe, c'est l'idéal. Les journées sont simples, ponctuées de repas tout aussi répétitifs, à base de riz, pain et miel (qui est excellent en Nouvelle Zélande). 1 à 2 heures par jour nous apprenons l'espagnol avec nos baladeurs mp3 histoire de ne pas arriver en Amérique du sud sans savoir dire bonjour. Le soir, quelques parties d'échec, une popote de riz, puis, au chaud dans nos sacs nous lisons quelques heures avant de dormir.



Peu à peu on prend l'habitude de vivre dehors. L'important, c'est de garder les affaires sèches. Tant qu'on retrouve un sac de couchage chaud et des chaussures sèches le lendemain

matin, on peut supporter qu'il gèle la nuit et qu'il pleuve la journée. Même si les repas sont parfois un peu compliqués et qu'il faut faire des pauses brèves lorsqu'il fait trop froid (garder le corps chaud).





Enfin bref, 1350km plus tard on est arrivés à Auckland où nous sommes restés 3 jours au chaud chez Ariel (pour ceux qui connaissent). On a pris notre seconde douche en 3 semaines et on s'apprête à prendre la dernière ce soir, avant que nous repartions en direction du sud demain matin. On pense mettre une dizaine de jours pour retourner à Wellington (par l'ouest et le centre cette fois ci), puis ce sera au tour de l'île du sud dont tout le monde nous vante la beauté et nous clame combien nous allons adorer. On vous dira ça !



Pour les fans, ça c'est bonus. C'est dans l'aéroport de Wellington.



Ah oui, et j'ai vu une otarie.

